



## Le Grand Silence

de Sergio Corbucci

avec Jean-Louis Trintignant, Klaus Kinski, Frank Wolff...

Italie/France – 27/01/1969 - reprise le 30/03/2022 -  
1h46 – V.O.S.T.

Séance unique  
le jeudi 27 avril 2023 à 21h

en présence de **Fabien Baumann**  
critique à la revue *Positif*,  
dans le cadre du 70<sup>ème</sup> anniversaire  
de cette revue.

**Sergio Corbucci** est un réalisateur et scénariste italien, né le 6 décembre 1926 à Rome et mort le 1<sup>er</sup> décembre 1990 dans la même ville. Au cours de son abondante carrière, Corbucci a été réalisateur de mélodrames, de péplums, de comédies et de films policiers. Mais c'est surtout dans le western spaghetti que Corbucci a laissé l'empreinte la plus forte, grâce à des films comme *Django* et *Le Grand Silence*. Avec Sergio Leone et Sergio Sollima, Corbucci est un des « trois Sergio » qui ont durablement marqué le genre.

Dans les montagnes de l'Ouest américain, un mercenaire tue le mari d'une jeune femme qui alors va embaucher un pistolero muet pour le venger.

Après le noir *Django* (1966), Sergio Corbucci délaisse la poussière du désert et aborde le western par la face montagne. À la chaleur étouffante, aux étendues de sable, se substituent le froid d'une neige épaisse, les paysages cotonneux d'un Ouest revisité. La blancheur, voilà ce qui frappe d'emblée. Le cahier des charges habituel semble respecté. L'affrontement de deux héros que tout oppose, le sourire carnassier de Klaus Kinski, impeccable de barbarie, face au regard de Jean-Louis Trintignant, parfait dans son jeu muet. Le village, les chevaux, les attaques. Et la musique de Morricone. Mais Corbucci sort très vite du cadre et détourne un à un les codes du genre. La neige, oui, mais aussi une actrice de couleur, un shérif inutile et des monceaux de cadavres. Si la forme est radicale autant qu'atypique, elle sert surtout une réflexion qui déconstruit les fondations morales d'une Amérique classique que sont la propriété, la loi et l'ordre. Au-delà de la métaphore bien/mal, neige immaculée/personnages sombres, chaque séquence de ce western crépusculaire distille une cruauté glaçante. La production demanda d'ailleurs à Corbucci de tourner une fin plus optimiste qui sera finalement rejetée. Le réalisateur, en effet, s'exécuta de fort mauvaise grâce, en bâclant ses plans, pour saboter délibérément la possibilité d'une alternative. Et imposa une vision âpre et implacable. La tragédie n'a pas d'échappatoire. *Hélène Lacolomberie – La Cinémathèque française.*

Epousant le rythme languide d'un chant funèbre où l'âpreté de l'hiver semble avoir enseveli toute trace d'humanité, le film, sur une sublime partition d'Ennio Morricone, teintée de dissonances cristallines, frappe d'abord par sa blancheur cotonneuse, ses étendues de neige à perte de vue, rompant avec les canicules arides propres au genre, dont Corbucci avait déjà pris le contrepied dans *Django* (1966), avec ses flaques de boue rivant tout être vivant à la fange. Ce parti pris graphique, tout en contrastes, lui confère non seulement une splendeur visuelle éblouissante, mais également une gravité inquiète, un monochrome sans horizon qui accentue l'effet de boucle et de bulle étouffée qui structure le film. Le pessimisme moral y confine au nihilisme le plus total. La violence, comme embaumée sous les rigueurs de glace, explose en pics vertigineux et les fusillades virent aux massacres de masse – critique sous-jacente du fascisme. *Nathalie Dray – Libération – 03 04 2022. .../...*

La revue *Positif* de janvier 2023 (n° 743) a publié un très complet dossier sur *Jean-Louis Trintignant, le non-conformiste*. Nous extrayons de ce numéro, l'article de Baptiste Roux consacré à l'acteur principal du film présenté ce soir.

« Jean-Louis Trintignant n'appréciait guère le septième et cultissime western de Sergio Corbucci, unique incursion de l'acteur dans le genre. Celle-ci reste gravée dans les mémoires en raison d'une interprétation qui ferait passer Clint Eastwood chez Sergio Leone pour un acteur de la *commedia dell'arte*, mais aussi pour le mutisme total du personnage, un justicier qui arpente les immensités enneigées de l'Utah (en fait, les Dolomites) pour régler leur compte aux chasseurs de primes qui infestaient l'Etat à la fin de XIX<sup>e</sup> siècle – le film est tiré de faits historiques. Préféré (ou imposé par la coproduction française ?) à Franco Nero, l'acteur habituel des westerns de Corbucci, Trintignant pare Silencio (le surnom du protagoniste) d'un magnétisme irrésistible, en parfait contraste avec l'histrionisme de Tigrero, le méchant campé par Klaus Kinski. Pistolero virtuose, dont la rapidité de tir est inversement proportionnelle au nombre de paroles prononcées, Silencio n'est pas sans lien avec l'homme à l'harmonica d'*Il était une fois dans l'Ouest*, tourné aussi en 1968. Tous deux taiseux (et pour cause dans le cas de Silencio...), tous deux errants, ils portent en eux le traumatisme d'une enfance mutilée physiquement (Silencio) et psychologiquement, qui les fait paladins d'une vengeance finalement assouvie (chez Leone) ou impuissante (pour Corbucci). Dans les deux cas, la musique tour à tour lancinante et opératique de Morricone accompagne les pérégrinations des deux hommes dans les vastes étendues et les recouvre du linceul glacial de la tragédie.

Le grand silence du titre ne s'applique qu'au héros. La bande-son est en effet lacérée de déflagrations de revolvers (et de Mauser C96 dans le cas de Silencio) ; les chasseurs de primes défouillent à tout va, perforant le calme blanc des sommets. Tarentino se souviendra (pour ses *Huits Salopards* (*The Hateful Eight*, 2016), de cette hybridation entre épopée nivale et huis clos aux clairs-obscur à la *Le Nain*, où la menace se tapit dans le grand désert blanc comme dans l'arrière-cour des *saloons*. Politique à ses heures, Corbucci élargit la focale du western pour aborder la famine et l'expropriation des petits fermiers par les grands propriétaires, au service desquels œuvrent Tigrero et ses affidés. La désobéissance qu'impose la survie enclenche la traque impitoyable de ces rebelles malgré eux, qui ne croient plus en l'amnistie promise. Douze ans plus tard, dans une tout autre ligne esthétique, Michael Cimino reprendra dans *La Porte du paradis* le schéma narratif de la spoliation et de l'impossible résistance. *Le Grand Silence*, dont la paternité du dénouement fait encore débat<sup>1</sup>, s'achève par la conspiration victorieuse des forces du mal, que décline le guet-apens des malfrats enrôlés par Tigrero, le lâche assassinat du shérif et de Silencio (celui-ci est tué dans le dos par un tireur embusqué) et l'hécatombe des petits propriétaires venus chercher leurs vivres à l'entrée du village. Dans cet oratorio nocturne, où les ténèbres règnent en maîtresses sur l'infini des neiges, s'abolit tout espoir et s'évanouit la croyance en un monde meilleur. Celui vers lequel fait signe l'unique sourire à pleines dents (et plein d'auto-ironie) de Silencio, dans la version alternative de cette œuvre au noir si neigeuse. »

(1) – Trintignant, comme Kirk Douglas en son temps pour *Les Sentiers de la Gloire*, aurait refusé la fin conventionnelle du script et proposé le final désespéré, où triomphent l'injustice et l'état de nature. Devant le refus des distributeurs pour l'Afrique du Nord et l'Europe de l'Est, une fin optimiste et caricaturale a été tournée.

### **Prochaines séances :**

Goutte d'Or : vendredi 28/04 19h30 – dimanche 30/04 11h – lundi 01/05 19h.

Vivre : dimanche 30/04 19h – lundi 01/05 14h - mardi 02/05 20h.